

MES NOUVELLES FAÇONS D'CONTER

Gérard Allègre

Éditions ThoT
Nouvelles

Gérard Allègre est né à La Voulte, en Ardèche, en 1953. Après des études supérieures en électronique, il s'est tourné vers la vente de solutions informatiques de gestion. En 2002, il a repris un restaurant. En 2008, il devenait «  cri-vin » en partageant son temps entre l'écriture et la gestion d'une cave. Depuis janvier 2011, installé au Lavandou, il est plus que jamais «  crivain ». Gérard Allègre a écrit ses premiers textes en 1968. Depuis, il n'a jamais cessé d'écrire, en y consacrant, suivant les périodes et l'humeur, plus ou moins de temps.

LE COMLOT DES PÉNITENTS

Une légende à ma façon...

Un fringant cavalier franchit les portes du château de Saint-Gilles où Raymond IV, comte de Toulouse, et sa cour passent l'été. Le jeune Bremond de Clérieru vient demander la main de Jehanne, la fille cadette de Raymond.

Raymond IV, un grand gaillard à la crinière de lion, souriant largement, accueille avec bienveillance ce beau jeune homme vêtu comme un prince, aux yeux pétillant d'intelligence et de malice. Raymond, en bon père, connaissait, grâce à ses agents, la famille de Clérieru dans les moindres détails. Il savait tout de leurs domaines qui, dans le nord du comté, sur la rive droite du Rhône, s'étendaient depuis les collines au sud de Cruciolo jusqu'au pied de Rochemaure.

Fort croyant et quelque peu machiavélique, Raymond se réjouissait déjà de pouvoir compter un appui supplémentaire dans la proximité de Sa Sainteté le pape, l'aîné des frères de la famille de Clérieru n'était-il pas un membre écouté du très haut clergé ?

Toute la cour qui suit Raymond dans ses déplacements s'impatiente... Bremond salue, jusqu'à terre et à deux reprises, le comte de Toulouse, son futur beau-père. Raymond IV le salue

de la tête et lui fait comprendre d'un geste de la main qu'il est prêt à entendre son compliment et sa demande en mariage.

— Monseigneur, commence Bremond qui n'a pas l'intention de tourner longtemps autour du pot, je viens vous demander la main de Jehanne, votre fille chérie, que j'aime depuis bien longtemps, qui m'aime en retour et qui bientôt me donnera un enfant.

Une lourde chape silence tomba sur l'assemblée. Jehanne avait tressailli puis rougi et des larmes baignaient maintenant ses yeux. Raymond devint écarlate, il s'étouffa en avalant sa salive, toussa et poussa un hurlement terrible comme s'il venait d'être frappé par une arme.

— Je vais l'embrocher. Je vais le tuer. Jetez-le dans un cul-de-basse-fosse !

Raymond de Saint-Gilles était furieux. Il fracassa un fauteuil et aurait fait subir le même sort à la tête de Bremond de Clérieru si celui-ci n'avait été soustrait à sa colère par quelques proches.

Jehanne pleurait. Elle avait pourtant mis en garde Bremond et avait tenté de le dissuader de faire sa demande en mariage tout en annonçant qu'elle attendait un enfant.

Les deux amants n'échappèrent aux gardes de Saint-Gilles que grâce à quelques fidèles de Jehanne, qui leur permirent de fuir. Raymond de Toulouse lança bien quelques malédictions contre les fuyards mais il se garda bien de les trop poursuivre. Dame ! Sa fille portait peut-être un potentiel héritier mâle ! Il avait, par ailleurs, tant à faire avec les préparatifs de la croisade qui devait lui apporter la gloire. Et malgré l'amour qu'il portait à sa fille, il fut prompt à la ranger dans quelque recoin de son cœur pour reporter son affection sur son fils Bertrand. Jehanne n'était qu'une fille après tout...

Jehanne et Bremond, dans leur fuite, évitèrent Nîmes. Par

Vauvert, Sauve puis Le Vigan, ils gagnèrent Meyrueis dans les Cévennes où ils se cachèrent quelques mois. Ils étaient à l'abri des éventuelles recherches dans ce vaste pays, pauvre et rude, où la seule et rare présence humaine était celle de quelques bergers. De là, ils redescendirent sur Mende puis marchèrent sur Chasseradès et, par Aubenas et Villeneuve-de-Berg, rejoignirent Viviers où Bremond savait pouvoir compter sur son frère.

Anne de Clérieu, fraîchement promu, était devenu un prélat proche des hautes autorités de l'Église, un intime de l'évêque des lieux et même du pape. Il accueillit fort mal les fuyards. Il n'avait aucune compassion pour cette jeune femme au ventre maintenant proéminent.

— Alors, non content de la mettre grosse, te voilà sous les feux de son père. Sais-tu bien qui est cet homme et son influence auprès du Saint-Père ?

— Nous nous aimons, Anne ! Notre famille est honorablement connue et respectée à la cour de Raymond où je fus fort bien accueilli. Notre enfant n'y fait rien. Je ne comprends pas la colère de Raymond.

Jehanne se taisait. Anne de Clérieu regardait son ventre bien arrondi et son regard fatigué qui semblait indiquer que le terme était proche.

— Il n'est pas question que cet enfant naisse dans le péché ! hurla Anne. Mais je ne peux vous marier sans encourir les foudres de monseigneur l'évêque et du comte Raymond. Nous penserons à cela plus tard. Il nous faut trouver un lieu saint et surtout discret pour faire naître cet enfant et le protéger. Je ne peux tout de même pas cacher Jehanne ici où tout le monde m'observe. Je vais la faire conduire à l'abbaye de Saint-Sauveur. Il y a là un petit couvent, retraite de quelques nonnes, dirigé par une abbesse que je connais bien et qui saura s'occuper de

Jehanne et de l'enfant. Quant à toi, Bremond, tu vas gagner Mazan. Le frère qui dirige l'abbaye est un ami de longue date. Voici vos lettres de recommandation scellées avec mon sceau. Allez !

— Anne, mon frère, Jehanne ne supportera pas un tel voyage qui plus est en hiver ! plaïda Bremond.

Anne avait déjà appelé sa garde personnelle. Malgré les protestations de Bremond et les larmes de Jehanne, les jeunes gens furent séparés. Bremond fut conduit à l'abbaye de Mazan, grosse forteresse cistercienne où, dans un dénuement atroce, même pour le plus pauvre des hommes, il vécut d'abord dans la colère, puis dans un silence profond parfois coupé de hurlements dignes d'une bête. Puis il se plia, devint même le plus accompli des moines de cette austère abbaye...

Jehanne quitta Viviers au petit matin dans un chariot couvert tiré par deux bœufs. Deux gardes armés accompagnaient la jeune femme et la petite troupe, au pas lent des bêtes, fit une première halte à Rochemaure.

— Ne restez jamais longtemps lorsque vous faites halte et ne vous faites pas remarquer ! avait conseillé Anne de Clérieu en guise de consigne.

Les douleurs de l'enfantement avaient commencé à l'approche du village de Baix. Les gardes, ne sachant pas vraiment que faire, avaient finalement marché en direction d'une ferme pour y demander de l'aide. Là, une femme, dont le mari et les deux fils avaient, contraints et forcés, rejoint la croisade, vivait seule. C'est elle qui mit au monde le garçon de Jehanne. Mais la jeune femme, à bout de force, se vida de son sang sans qu'on n'y pût rien faire. La malheureuse accoucheuse comprit bien vite que son sort était réglé lorsque les gardes entrèrent dans la salle où gisait Jehanne et où braillait à pleins poumons le nouveau-né.

À l'arrière de la maison, là où fougent les cochons, dans la terre meuble et détrempée, les gardes creusèrent un trou où ils jetèrent, sans plus de formalité, les corps des deux femmes. Puis ils fouillèrent la mesure, y découvrirent un berceau défraîchi mais encore solide, qu'ils équipèrent tant bien que mal avec le peu de linge tiré du maigre bagage de Jehanne. Ils en profitèrent pour voler les bijoux que transportait la jeune femme. Sauf un. En effet, ils oublièrent, au revers de l'unique brassière dont le nouveau-né avait été revêtu, une petite croix cléchée, insigne des comtes de Toulouse...

Le chariot, où alternativement, l'enfant hurlait de faim puis dormait terrassé par la fatigue, fit route au nord en suivant la rive droite du Rhône. Les hommes ne s'arrêtèrent pas, même lorsque vint la nuit. Ils étaient bien décidés à ne plus remettre les pieds à Viviers ni même dans le comté. Ils avaient imaginé vendre l'enfant mais ce pleurnichard risquait de les faire trop vite repérer.

Sur son éperon rocheux, l'ombre du château de Voltas se découpa sur le ciel et le clocher de la chapelle, qui sonna alors matines, donna l'idée aux deux soudards de se défaire de cet enfant trop bruyant...

La bise était pénétrante et glaciale en ce matin de février mille quatre-vingt-seize. La cour du château s'offrait à tous les vents dans l'attente de la construction de l'aile nord. Guyot de Clérieu, éperonna son cheval qui, comme tout un chacun aurait préféré rester à l'abri dans son écurie, mais le maître en avait décidé autrement.

Faut dire qu'il était préoccupé, le maître ! Sans même réveiller son jeune palefrenier, un gamin de onze ans, il avait lui-même harnaché son cheval et, maintenant, il ne prêtait aucune attention au cavalier de sa garde qui l'accompagnait. Guyot

se rendait à Rompon, à quelques lieues du château, pour une affaire de la plus haute importance, laissant derrière lui ses gens et son château de Voltas, gelé et silencieux.

Bientôt, une burle glacée se leva. Le cheval piaffa à la première bourrasque qui lui rebroussa le poil. Il fit un écart et reçut un coup d'éperon pointu dans le flanc gauche, qui le rappela à un peu de tenue. Que diable ! Le maître ne rigolait pas. Il voulait arriver à Rompon, tout là-haut, avant la messe matinale que ne manquait jamais de dire le prier, son cousin, souverain, par les bienfaits de monseigneur l'évêque de Viviers, d'un domaine bientôt aussi vaste que celui de Guyot.

La viguerie du prier de Rompon s'étendait sur la rive droite du Rhône, depuis Rochemaure jusqu'à Guilherand aux portes de Valence et, par delà le Coiron, atteignait Privas puis passait Chalencon pour rejoindre Saint-Cierge. Le domaine de Guyot de Clérieu, vassal lui aussi du comte de Provence, Raymond de Saint-Gilles dit Raymond IV, était enchâssé dans celui de son cousin. Il s'étendait, toujours rive droite, avec Voltas en son centre, des Fonts du Pouzin à Charmes, englobant Autussac, Rotisson et Gluiras. Un domaine, lové contre les premières pentes des Boutières, couvert de forêts où le gibier ne manquait pas.

Une langue de plaine, à la terre grasse chargée des alluvions du fleuve, que le Rhône envahissait à chaque crue, s'étendait jusqu'au pied du château. Avec un petit personnel de service qui gérait la vie courante, Guyot et quelques hommes d'armes occupaient le château et assuraient la protection d'une trentaine de fermes et d'un petit bourg blotti le long des pentes conduisant au château.

Guyot avait trente ans. C'était un homme svelte, bâti comme un Apollon, qui dominait son monde d'une bonne tête. Excellent cavalier et combattant émérite, Guyot avait pourtant

refusé de participer à la première croisade comme l'y conviait Raymond de Saint-Gilles. Il avait même éconduit l'ambassade de Raymond IV en ces termes :

— Il n'y a pas plus mécréant que moi. Je serais bien incapable de faire la différence entre un chrétien et un sarrasin. Je risque bien d'étriper les uns et les autres dans la fureur des combats !

Les yeux exorbités, l'émissaire de Raymond s'était retiré pour rapporter le message à son maître. Ce dernier avait éclaté de rire en frappant du poing la grande table de chêne devant lui, qu'il faillit fendre :

— Eh bien Guyot, nous sommes assez nombreux pour cette fois. Tu viendras bien avec nous à la prochaine, sinon j'irai moi-même te chercher par la peau du cul ! hurla le comte.

Guyot avait quand même fourni quelques hommes d'armes et deux ou trois jeunes paysans à qui l'on fit miroiter trop vite les merveilles de l'Orient...

Guyot avait attaqué la montée vers le Serre-de-Viaux. La bise s'engouffrait là en remontant le vallon du Bas-Chasson et semblait redoubler de violence. Le petit matin chassait la nuit et les herbes gelées craquaient sous les sabots des chevaux. Guyot prenait grand soin de passer à l'écart des grands arbres : pas la peine de se faire couvrir de neige par un coup de vent ! Ce slalom, s'il n'épuisait pas le cheval, ne faisait certes pas gagner de temps.

Anne de Clérieu, prieur de Rompon, avait obtenu cette charge et les terres qui y étaient liées, grâce à sa complicité avec monseigneur l'évêque de Viviers lors du concile de Clermont qui décida de la première croisade. En fin politique, plus encore qu'en homme d'Église, Anne de Clérieu avait manigancé tant et si bien que l'évêque lui-même l'avait recommandé au pape.

— Un bienfait n'est jamais perdu, osait dire le prieur, en

manière d'explication de sa rapide promotion.

Guyot pensait, lui, que bienfait voulait dire aussi « vite et bien fait » et que l'on devrait, peut-être, auprès du prieur de Rompon, chercher les explications quant aux cruelles disparitions, pendant le concile, de deux évêques francs par trop opposés à la volonté de croisade du pape. Ces deux-là, plus tout à fait jeunes il est vrai, opportunément décédés, la majorité fut acquise à la proposition papale. Urbain II put ainsi émettre sa bulle pontificale pour lancer la croisade que Pierre l'Ermite prêcha à travers l'Europe d'alors...

Guyot, lui, n'avait cure de ces faits-là. Quelque chose de plus important le préoccupait : il avait découvert la veille, à l'abri sous le porche de la chapelle à l'entrée de son château, un nouveau-né...

Le guet n'avait rien vu pendant sa ronde et Guyot avait découvert l'enfant en rentrant d'une inspection matinale sur le bord du Rhône. Il l'avait recueilli, l'avait rapidement amené au château et confié à deux donzelles qui faisaient office de cuisinières. Ce n'était pas pour autant des nourrices et le marmot, un beau garçon de quelques jours, braillait à tous les diables comme si on assiégeait le château.

L'anecdote contée, Anne de Clérieu, comme à son habitude, y était allé de son couplet religieux vantant la grâce de Dieu tombant sur Guyot le mécréant, sous la forme de cet enfant. Guyot se défendit d'avoir l'intention de le garder... Enfin ! Il n'avait pas d'épouse, pas de concubines attitrées, tout juste des courtisanes dont aucune ne ferait, jurait-il, jamais une épouse ni la mère de ses enfants ! Alors, pourquoi donc de celui-là qui n'était pas le sien ? Anne se fit alors inquisiteur (avec un siècle d'avance) interrogeant son cousin sur l'enfant, le berceau, les linges...

— N’y avait-il aucun indice qui puisse permettre d’identifier cet enfant, sa mère, sa famille, son village ?

Guyot patiemment décrivit l’enfant, le peu d’objets retrouvés auprès de lui, son linge qu’il remit au prier. Ce ne pouvait être un fils de paysan : les paysans n’abandonnaient pas les nouveaux-nés. Ils les élevaient parce que, un jour, ils auraient besoin de leurs bras pour aider aux travaux de la terre même s’il fallait les nourrir en attendant...

Anne avait ouvert un gros registre.

— L’évêché avait demandé, expliqua-t-il, ce gros ouvrage aux moines de Mazan. Ici a été répertorié le patrimoine de l’Église et de ses enfants, en identifiant les biens de chacun et les liens des uns avec les autres.

C’était le « Who’s Who » de l’époque, une espèce de Bottin mondain ! Ici pas encore d’armoiries (elles n’apparaîtront qu’un siècle plus tard), mais une somme de traditions spécifiques. Ici on brodait de telle façon tel ou tel motif, ici on portait une ceinture, un bracelet, un collier, un bijou...

Anne feuilletait le grimoire sans y trouver d’indice probant.

— Il est fort probable, dit-il, que cet enfant soit issu d’une grande famille, le berceau ne prouve rien mais cette brassière est finement tissée... Je vais mener mon enquête, laisse-moi ce linge. Je te ferai bientôt savoir de quoi il retourne.

Guyot aurait voulu des conseils voire même une aide.

— Garde l’enfant auprès de toi. Élève-le comme s’il était le tien. Et aime-le ! L’amour est la meilleure potion pour grandir, confia Anne à son cousin.

L’homme d’armes, qui accompagnait Guyot depuis son départ de Voltas, ne l’entendit pas prononcer un mot pendant tout le voyage de retour. Par contre, il le vit soupirer, taper du poing sur sa poitrine et flattait plus qu’à l’habitude l’encolure de son cheval.